



RISQUER UNE VILLE QUI APPREND

Il y a beaucoup de significations pour le mot risque. Dans son acception négative de danger, le risque est associé à la probabilité, au calcul des scénarios *a priori* possibles. Lui est souvent opposée une incertitude qui rappellerait que ce qui arrive tend souvent à échapper aux scénarios anticipables, et donc aussi aux pratiques de gestion et de prévention (rationnelles ou scientifiques). Cette opposition est particulièrement pertinente lorsque la situation implique que certains calculent les risques que d'autres vont courir, et intègrent ce calcul à une analyse économique de la situation.

Le risque dans l'interstice des savoirs

Le mot risque a également un riche réseau d'associations avec d'autres pratiques tout aussi délibérées, réfléchies, où ce sont des personnes, des groupes, des collectifs qui acceptent de « se mettre en risque ». Dans ces cas on ne peut parler d'incertitude, de connaissance insuffisante. Il s'agit d'une production d'existence, de la recherche de conséquences positives non assurées. En cas d'échec on ne dira pas « nous n'avions pas voulu (prévu) cela », mais « quelque chose qui aurait pu advenir, venir à l'existence, ne le fera pas ». Le risque, ici, ne résulte ni du calcul des possibles *a priori*, ni de l'incertitude mais se présente comme événement. Il ne diminue pas avec le savoir, c'est bien au contraire le savoir qui lui donne sens, le salue et le promeut ; mais un autre type de savoir : un savoir-sentir immanent à une situation, qui la discerne en tant qu'occasion, en tant que susceptible d'un devenir, mise sous le signe d'une alternative « réussi/raté ».

On peut parler à ce propos d'« art du risque », au sens où l'art communique avec un faire, une fabrication délibérée, et cet art est assez bien connu de ceux dont la pratique comporte d'une manière ou d'une autre un enjeu de « création ». La fabrication ici n'a rien à voir avec sa version objective, faire des chaises en série à partir d'un « même » modèle comme l'évoque Platon, elle concerne plutôt une disposition active-passive : active parce qu'il s'agit de « convoquer » et de faire exister quelque chose qui, selon l'expression d'Alfred North Whitehead, « rôde dans les interstices » de la situation¹ ; passive car celui ou celle qui crée sait que la convocation est également un pari. Ce qui, fuyant, indécis, se fait sentir, peut à tout moment s'évaporer, l'interstice se refermant alors inexorablement.

Cet art semble restreint aux « créateurs », la pratique de création de chacun étant indissociable de l'apprentissage de sa propre manière de disposer et de convoquer, de prendre des risques pour faire advenir. Mais on peut faire l'hypothèse que nos sociétés dites « modernes », qui promeuvent et dramatisent sur un mode romantique la figure du créateur, se caractérisent tout aussi bien par l'éradication de ce qui, ailleurs, ou en d'autres temps, était « culture du risque », culture de collectifs ou de groupes qui ignorent le mot d'ordre « établir les faits pour pouvoir ensuite décider ». La culture du risque pratique une mise en indétermination délibérée de ce que sont les faits, de ce en quoi ils importent, afin que puisse venir à l'existence une autre version de la situation, indissociable d'une transformation de ceux et celles qui, dès lors, apprennent ensemble ce qui convient.

La technique de la palabre, par exemple, suppose un ordre du monde et rassemble des parties conflictuelles autour de l'inconnu de cet ordre, des parties qui acceptent qu'elles « ne savent pas », qu'elles doivent faire advenir le savoir de comment, dans ce cas, « passe » l'ordre du monde.

Ce non-savoir, afin qu'il ait la capacité de rassembler, est rassemblé avec des contraintes fortes : chacun de ceux qui sont rassemblés est reconnu *a priori* comme « sachant » pour sa part, et aucun ne sera donc « critiqué », personnellement mis en question, mais nul n'a le droit de déduire de son seul savoir ce qu'il convient de faire, la relation entre savoir et conséquence est activement, délibérément mise en suspens dans le collectif. La technique de la palabre est donc faite pour résister activement à la disjonction des savoirs, aux hypothèses concurrentes « ou bien... ou bien » et implique le pouvoir de la conjonction, des « et... et », et de la co-transformation processuelle des rapports entre savoirs énoncés et énonciateurs. Lorsque la palabre « réussit », les « dits » demeurent, mais leur portée, leur signification, leur vouloir dire ont subi l'apprentissage de « comment ici » l'ordre du monde passe. Entre ce que l'on dit et ce que l'on voulait dire, des interstices se sont ouverts que la culture de la palabre a stabilisés.

1. Voir Stengers I., (2002), *Penser avec Whitehead*, Paris, Le Seuil, pp. 362-367.

Certains éléments cruciaux de cette procédure ont été repris par les groupes activistes, américains surtout², qui ont expérimenté les techniques dites de « décision par consensus ». Les Quakers ont joué en la matière un rôle de transmetteur important. Quaker, trembleur, fut à l'origine un terme péjoratif désignant ceux qui s'appelaient eux-mêmes *Friends*. Ces Amis ne tremblaient pas devant Dieu : ce qui les faisait trembler était le risque de ne pas faire assez silence en eux-mêmes pour entendre « comment ici » Dieu configure une situation.

Ce « comment ici » on le retrouve également dans le « conseil moral » de Leibniz³ : « *Dic cur hic* » dis pourquoi ceci. Leibniz ne demande pas une réponse qui traduise un savoir de pourquoi on va choisir telle ou telle position, telle ou telle attitude. Sa philosophie exclut d'ailleurs la possibilité de ce savoir.



Étudiants en marche.

Leibniz demande que, si nous avons à « prendre position », nous n'obéissions pas à des raisons générales, à une conformité indifférente aux circonstances, à une norme aveugle. Nous devons mettre ces généralités à l'épreuve du « *hic* », du « ceci », et situer notre acte dans ce moment du monde. Leibniz demande que nous envisagions la situation par rapport à laquelle nous nous apprêtons à prendre position comme un « cas », c'est-à-dire sur un mode aussi concret, aussi explicitement situé dans le ici et maintenant que nous le pouvons.

Le conseil de Leibniz est celui d'un diplomate, aux prises avec les mots d'ordre de son époque, aux prises en l'occurrence avec l'alternative dramatique entre être déterminé, et donc irresponsable, ou être libre, d'une liberté qui renvoie à la volonté, et se vérifie à ce que l'on peut se décider contre les raisons. Leibniz savait que les mots d'ordre fonctionnent sur le mode de la disjonction exclusive, du choix d'appartenance, « es-tu des nôtres ou non ? ». Il n'a pas appelé au détachement, à la dénonciation des appartenances, mais s'est borné à inviter à l'imagination, et à donner de l'importance à ce qui relève non du régime de l'évidence, mais à celui de l'envisagement de ce qui pourrait être, à la prise de risque.

La ville au risque de l'apprentissage

Risque et apprentissage ont des rapports d'entre-convenance lorsque l'apprentissage ne désigne pas un gain de connaissance situé dans une trajectoire normée par ce que

l'on sait « déjà » et qui désigne ce qui reste à apprendre. La prise de risque a le caractère itinérant de ce qui doit se répéter, pour chaque situation. Le risque répond à la mise en indétermination de ce que les savoirs proposent, il ne demande pas leur annulation. Il ne s'agit pas de s'adresser à une situation en tant que transcendante, exigeant que chacun renonce à ce qu'il ou elle sait, pour devenir digne de ce que « la situation exige ». Il s'agit d'instaurer activement, pragmatiquement, selon des rites et des techniques cultivés, un pouvoir que la juxtaposition des savoirs n'a pas en elle-même – qu'il est d'ailleurs facile de lui nier –, le pouvoir de faire apprendre ce que, dans ce cas précis, les différents savoirs concernés signifient. L'apprentissage est itinérant car, de situation en situation, c'est l'espace même où se déploie le problème qui doit se rejouer, ce qui importe et le mode de composition de ce qui importe.

La conception et la fabrication des villes modernes obéit au modèle de la juxtaposition des savoirs et a tout fait pour éviter les risques de l'apprentissage, pour assigner aux espaces des significations, des rôles et des relations bien déterminés. Différenciation des quartiers, séparation entre la rue pour les voitures et les trottoirs pour les piétons, rectification des façades, etc., la ville moderne n'est pas issue d'un progrès, au sens anonyme, consensuel, quasi naturel du terme, mais du choix délibéré d'éviter les problèmes et les situations où le savoir des habitants et des usagers pourrait compter. Il s'agit de donner à vivre dans des espaces différenciés qui répondent aux besoins, de savoir pour les autres ; architectes et urbanistes ne pensent pas avoir à « se situer » en apprenant d'une situation, ils sont situés par leur savoir professionnel, par leur métier.

Le choix de l'aménagement urbain, la lutte pour la ville, ont demandé beaucoup de travail, beaucoup de calcul, beaucoup d'entretien et de réglementation. Séparer l'espace privé, où l'on peut séjourner, et l'espace public, où il faut circuler, a été une œuvre gigantesque. Pour les urbanistes, c'était faire œuvre d'hygiène plutôt que de politique, c'était fabriquer une ville sur le modèle d'un organisme en bonne santé, où rien ne stagne, où sont évités les désordres et la fièvre. La stagnation, c'est la corruption, c'est l'absence d'unité, c'est la maladie, c'est le désordre. Un organisme en bonne santé est celui où chaque fonction, bien séparée, est reliée aux autres par des mécanismes circulatoires, sans accident ni turbulence.

Le grand intérêt de la métaphore de l'organisme c'est qu'elle a institué pour l'urbanisme la légitimité d'un savoir de type médical, l'intervention en cas de maladie, la pédagogie pour la prévention. Prévenir, expliquer, inculquer de bonnes habitudes, définir des dispositifs pédagogiques qui détournent des mauvaises habitudes, qui incitent à une bonne conduite, quitte à ce que la police se charge de ce qui ne serait plus ensuite qu'un écart à un idéal consensuel. Si cette

2. Voir Starhawk, (2003), *Femmes, magie et politique*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

3. Leibniz G. W., (1970), *Confessio philosophi*, Paris, Vrin.

invention a, aujourd'hui, atteint ses limites, ce sont non seulement les contenus de savoir mais aussi les rapports de savoir, les rapports qui autorisent et que supposent ces savoirs qui doivent être réinventés.

L'indétermination des savoirs urbains

« Risquer une ville qui apprend », où habitants, professionnels, politiques construisent ensemble leurs situations, me semble passer par la mise en inconnue, active, délibérée, de ce que la médecine oppose, et qui autorise son savoir : la santé et la maladie, et que l'urbanisme reproduit comme hygiène sociale et insécurité.

Ceci ne signifie pas l'utopie un peu romantique d'une mise à bas de toutes les expertises professionnelles, de tous les savoirs qui exercent déjà dans la ville une expertise d'ensemble. Cette mise en inconnue, pour poursuivre la métaphore médicale, passe plutôt par la figure du médecin spinoziste, qui sait qu'il ne sait pas ce dont un corps est capable, et qui doit l'apprendre en l'accompagnant de son soin sans attendre de miracle et de transmutation générale.

Risquer une ville qui apprend, c'est d'abord distinguer entre « la ville » normée et les apprentissages interstitiels, locaux, en situation, par où cette ville se montre au jour le jour capable de ce que sa définition globale ne permet pas d'envisager. Il n'y a rien de plus triste que les rencontres où les autorités demandent à des comités ce que, à leur sens, devrait être « la ville ». L'interstice qui s'ouvre dans le mur n'a pas à se préoccuper du mur comme tel. En revanche, le mur peut se définir soit contre ses interstices soit – et c'est le sens d'une « culture des interstices » – en sachant que ce sont les interstices qui le font devenir, apprendre ce dont il est capable de plus que son être de mur.

C'est ainsi que des réunions de quartier mobilisées d'abord pour lutter contre la prolifération des *dealers* et des toxicos, en sont venues à produire une chaîne de solidarité des habitants « sains » qui se relaient pour envoyer cartes et lettres à tout toxico et *dealer* du quartier qui a été incarcéré. Ces habitants et leur savoir font interstice, mais non modèle au sens où ils seraient pris à témoin comme « représentant » une alternative globale. Un proverbe chinois de bon conseil dit que le fou tire sur la jeune pousse fragile, alors que le sage sarcle autour. Qu'il tire pour faire pousser plus vite ou

pour voir si cela résiste, si c'est « digne » de tenir, celui qui tire se situe lui-même hors jeu, dans l'espace général des injonctions. Celui qui sarcle autour a appris ce qui empoisonne et ce qui nourrit. Il sait qu'il ne peut « se mettre à la place » de la pousse, que celle-ci est en train de se situer elle-même, de courir ses propres risques. Il sait les bonnes intentions qui tuent, les distances à respecter, la manière de protéger sans étouffer.

La culture des interstices est toujours double, et doit lutter contre toute confusion de langage. Il y a la culture de ce qui fait interstice, des forces qui acceptent le risque de se lier, de composer, de produire le co-apprentissage que demande la situation, et qui doivent apprendre comment mettre en suspens les disjonctions et les mots d'ordre qui leur assignent des rôles bien déterminés. Non pas comment oublier qui ils sont et ce qu'ils savent mais comment mettre en indétermination ce que leur permet ce qu'ils sont et ce qu'ils savent. Et il y a la culture de ceux qui sont « à l'extérieur », en position de demander des comptes, d'imposer leurs critères de vérification, et qui doivent apprendre à être repositionnés par ce qui se produit, à être mis en risque par ce qu'il peuvent si facilement étouffer ou empoisonner. Il ne s'agit pas de « laisser faire » mais d'entreprendre de participer à la création de comptes rendus pertinents, adéquats à la particularité de chaque « cas » : dis pourquoi ici, tu demandes cela.

Ce qui importe est l'hétérogénéité à maintenir entre situations et au sein de chaque situation. La négociation est toujours indispensable aux frontières, dans le risque de la traduction, du double envisagement de la manière dont ce qui devient doit prendre en compte ce qui est et de la manière dont ce qui est doit se modifier en composant avec ce qui devient. Cela implique un double « faire confiance » par définition fragile. La vocation d'une culture des interstices est inséparable de la création d'une transmission des récits et des savoirs qui racontent cette fragilité, de la production d'une mémoire qui donne leur importance aux manières, aux rites et aux contraintes qui font exister les risques de différences qu'il s'agit de recréer de manière itinérante. Différence entre un savoir et sa signification, ou sa portée, pour d'autres. Différence à la campagne entre sarcler et tirer. Différence à la ville entre respecter et forcer.

Isabelle Stengers

Isabelle Stengers, philosophe, enseigne à l'Université Libre de Bruxelles. Elle aide créateurs, scientifiques et thérapeutes à se déprendre de la normativité des savoirs scientifiques et à interroger les partages sur lesquels ils se sont constitués, pour développer des voies de création originales qui puisent à la diversité des sources de la connaissance humaine. Parmi ses nombreux ouvrages on notera *Cosmopolitiques*, sur l'histoire des sciences (7 volumes, éditions Les empêcheurs de penser en rond), *Penser avec Whitehead, Une libre et sauvage création de concepts* (Éditions du Seuil 2002). Elle a reçu le grand prix de philosophie de l'Académie française en 1993.

< istengers@ulb.ac.be >